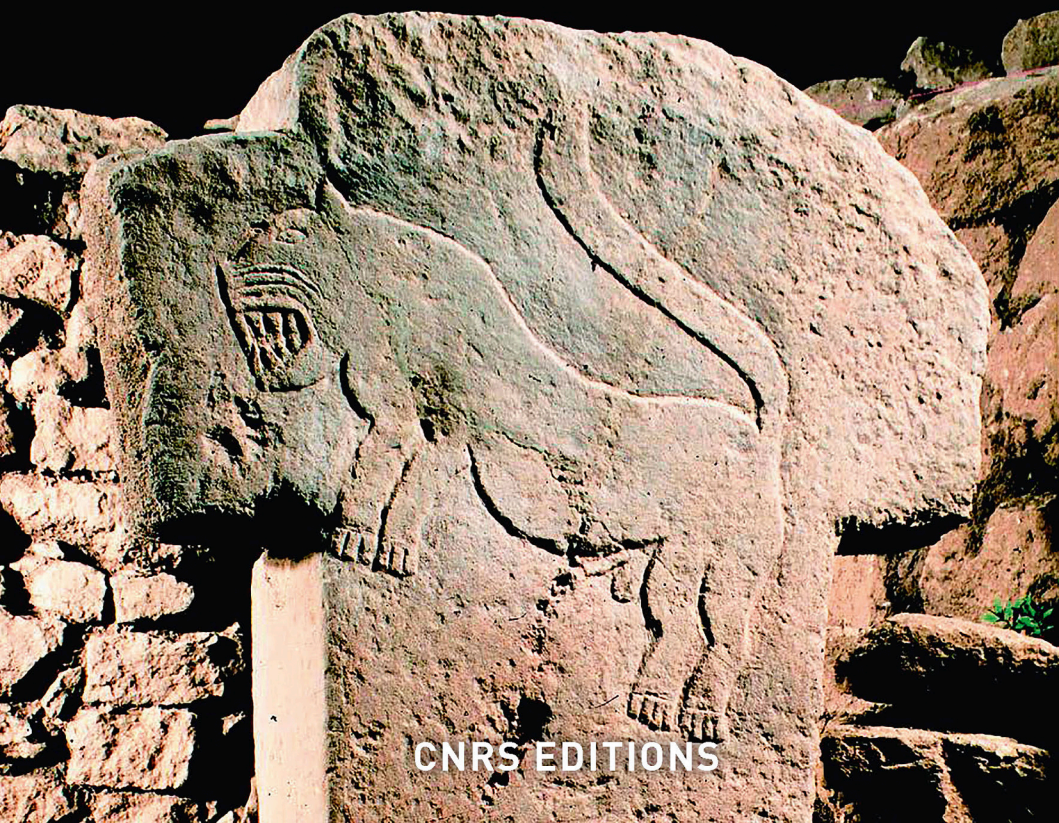


KLAUS SCHMIDT

Le premier temple

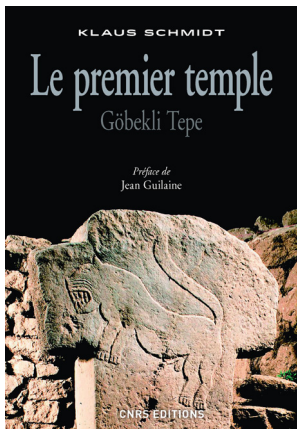
Göbekli Tepe

Préface de
Jean Guilaine



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur :



Paradis perdu au sud-est de la Turquie ? Stonehenge en Haute-Mésopotamie ? Depuis sa découverte en 1995, Göbekli Tepe déchaîne les passions. Fouillé sur une infime partie, le site néolithique a livré des bâtiments exceptionnels structurés par des centaines de piliers mégalithiques colossaux en forme de « T ». Élevés il y a 12 000 ans, 5 000 ans avant les menhirs de Carnac, 7 000 ans avant les pyramides, ces piliers sont presque tous couverts de fascinants bas-reliefs animaliers (fauves, renards, sangliers, grues, serpents...). Ce gigantesque ensemble bâti par des chasseurs-cueilleurs reste une énigme.

Klaus Schmidt, le fouilleur de Göbekli Tepe décédé récemment, nous a laissé ici le passionnant et vivant récit de sa découverte et de son dégagement. Pour lui, après vingt ans de fouilles et d'études, ces enceintes de pierre constituent un « temple », un grand centre cultuel révélateur d'une révolution religieuse qui aurait précédé la révolution agricole.

Abondamment illustré, cet ouvrage plonge dans l'imaginaire des bâtisseurs à un moment charnière de l'histoire de l'humanité et à l'endroit même où le monde des chasseurs-cueilleurs bascula pour engendrer celui des agriculteurs-éleveurs. Une introduction vivante et documentée à l'histoire et à l'art du Néolithique au Proche-Orient.

Klaus Schmidt, archéologue allemand, enseignait à l'université d'Heidelberg.

« À n'en pas douter, l'une des plus admirables révélations archéologiques de ces vingt dernières années. »

Jean Guilaine, professeur au Collège de France

Traduit en cinq langues Traduction française par Thérèse Houdart

Klaus Schmidt

Le premier temple.
Göbekli Tepe

Préface de Jean Guilaine

Avant-propos de Çiğdem Köksal-Schmidt

Traduction de Thérèse Guiot-Houdart

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche – 75005 PARIS

© CNRS Éditions, Paris, 2015
ISBN : 978-2-271-08187-2

SOMMAIRE

Avant-propos.....	7
Carte.....	8
Préface.....	9
Avertissement.....	17
I. Une (re)découverte.....	23
L'arbre aux vœux.....	25
Urfa – Une ville et un pays.....	30
II. Découvertes, chercheurs, termes techniques.....	41
Le système des trois périodes, l'âge de la pierre polie et le choc de Jéricho.....	42
Le Croissant fertile et ses « <i>Hilly Flanks</i> ».....	67
Çatal Höyük – Encore une « ville » du Néolithique.....	77
Çayönü – Naissance prématurée d'Héphaïstos ?.....	91
Nevalı Çori – Dans la vallée de la peste.....	99
Gürcütepe et la naissance d'un nouveau projet de recherche.....	122
III. Göbekli Tepe.....	135
La montagne « ventrue ».....	137
L'Enceinte A – Le Bâtiment aux piliers ornés de serpents....	163
L'Enceinte B – Un Stonehenge mésopotamien : le Bâtiment aux piliers ornés d'un renard.....	185
L'Enceinte C – Dans l'Enclos des sangliers.....	211

L'Enceinte D – Un zoo de pierre	236
IV. Entre signification et interprétation – Approche de l'iconographie et de l'univers de l'âge de la pierre	271
L'animal et sa représentation dans l'Orient ancien.....	273
La mémoire culturelle et les « pistes des rêves » néolithiques	285
V. Les niveaux les plus récents de Göbekli Tepe et la fin du sanctuaire des chasseurs	327
Les constructions plus récentes et le Bâtiment aux piliers ornés d'un lion.....	329
Quand le chasseur eut besoin de l'agriculteur – Hypothèses pour un sanctuaire du premier âge de la pierre polie.....	350
Göbekli Tepe – Fouilles récentes et réflexions. Un épilogue	371
Bibliographie générale	395
Crédits.....	407
Index général	409
Remerciements.....	415

AVANT-PROPOS

C'est à Urfa, au début du mois de septembre de l'année 1995, que j'ai rencontré Klaus pour la première fois. Il venait de commencer sa première campagne de fouille à Göbekli Tepe et je me trouvais par hasard au même moment sur un autre chantier des environs.

Et c'est à Usedom...

Sa disparition soudaine et inattendue a bouleversé toute son équipe de fouilleurs, ainsi que de nombreux collègues, amis et collaborateurs, tant son caractère équilibré, son calme et sa sérénité faisaient que chacun trouvait facile de travailler avec lui en partageant ses connaissances et se laissait entraîner par son enthousiasme pour la recherche et l'enseignement.

Çiğdem Köksal-Schmidt

II

DÉCOUVERTES, CHERCHEURS, TERMES TECHNIQUES

Dans les prochains chapitres, chers lecteurs et lectrices, je voudrais vous familiariser d'abord avec cette culture de l'âge de la pierre sur laquelle nous sommes tombés là-bas, près d'Urfa, afin que vous puissiez non seulement admirer les constructions et les objets extraordinaires qui furent mis au jour petit à petit à Göbekli Tepe mais pour que vous puissiez aussi comprendre et apprécier leur importance historique sur les plans humain et culturel. *Ce tour d'horizon* [en français dans le texte] vous fera découvrir d'importants sites préhistoriques, principalement proche-orientaux, autant qu'il vous facilitera la compréhension des découvertes faites à Göbekli Tepe. Et puisque nous nous inscrivons avec cette fouille dans l'histoire scientifique, comme d'ailleurs tous ceux qui participent à des recherches historiques, et que nous profitons des découvertes de nos collègues, hommes et femmes – même si nous aboutissons pour finir à des résultats nouveaux, qui s'avèrent assez souvent en contradiction avec les connaissances antérieures –, je vous présenterai quelques personnalités importantes, qui ont chacune apporté leur contribution à la connaissance du Néolithique ou âge de la pierre polie. Vous saisirez mieux ainsi dans quel contexte scientifique s'inscrivent les travaux à Göbekli Tepe. J'essaierai enfin de vous familiariser *en passant* [en français dans le texte]

et autant que possible en douceur avec les méthodes et les notions centrales de mon travail de recherche.

Tournons donc provisoirement le dos à Göbekli Tepe et entamons tout de suite notre revue des sites les plus importants du Néolithique, en commençant par une ville nimbée de légendes de l'Ancien Testament, Jéricho.

Le système des trois périodes, l'âge de la pierre polie et le choc de Jéricho

Dans la première moitié du XIX^e siècle – à une époque où l'archéologie n'était encore quasiment qu'un passe-temps réservé à ces amateurs d'art que leur fortune dispensait de s'adonner à un travail plus sérieux – le Danois Christian Jürgensen Thompson (1788-1865) fit l'inventaire des objets de la « Collection d'antiquités nordiques » du musée national de Copenhague. Les ayant classés, il s'aperçut que les objets en pierre, en bronze et en fer appartenaient à des époques différentes et successives. En 1836, il décrit son système dit des trois périodes dans un ouvrage intitulé *Leitfaden zur nordischen Alterthumskunde* (Fil conducteur pour la science des antiquités nordiques). Il ne pouvait deviner, en élaborant ces définitions, la longue vie et le succès que son système allait avoir. La division de la Préhistoire en âges de la pierre, du Bronze et du Fer constituent encore aujourd'hui pour les préhistoriens la colonne vertébrale de la chronologie.

Avant Thompson, ceux qui s'étaient préoccupés de découvertes et de questions de Préhistoire avaient surtout été des géologues. La *Geognosie*, comme on appelait alors la géologie en Allemagne, était devenue une discipline universitaire dès le XVIII^e siècle, au temps de Goethe. Les géologues avaient développé des méthodes stratigraphiques, dont l'essentiel peut s'énoncer ainsi : dans une série de

couches superposées, les plus profondes appartiennent à un âge plus ancien que celles qui sont au-dessus. On s'intéressait aussi beaucoup au fait que l'on retrouvait, dans tant et tant de couches, des dépôts d'origine manifestement humaine ; c'est pourquoi l'on peut dire que « l'archéologie préhistorique » est devenue une discipline scientifique grâce aux géologues. Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), archéologue et éminent spécialiste des objets d'art d'époque classique, ne savait alors tirer aucune conclusion scientifique des pierres taillées ou des tessons de céramique. L'archéologie s'est ensuite développée et divisée en de nombreuses branches, dont l'« archéologie de l'art » au sens de J. J. Winckelmann. Ainsi, ce n'est pas l'archéologie « classique », mais la géologie qui est la mère de l'archéologie « préhistorique », la branche aujourd'hui la plus importante, parmi les nombreuses « archéologies ». Cette origine se fait toujours sentir, car elle a fourni aux préhistoriens une base méthodologique spécifique, qui associe étroitement sciences de l'esprit et sciences de la nature.

Le système des trois périodes s'est affiné au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1865, le britannique John Lubbock fit une autre découverte importante, à savoir qu'il fallait diviser l'âge de la pierre en deux périodes, une ancienne et une récente, soit : l'âge de la pierre taillée et l'âge de la pierre polie, que nous appelons respectivement dans notre jargon le Paléolithique et le Néolithique. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, ces deux périodes étaient faciles à différencier lors des fouilles, c'était même l'enfance de l'art, car le Néolithique se caractérisait par des nouveautés comme des outils de pierre polie, d'où son nom « âge de la pierre polie », ou encore la poterie et les habitations permanentes. Les civilisations néolithiques furent donc couramment définies, du moins par les chercheurs européens, comme agricoles et sédentaires, tandis que le Paléolithique était considéré comme l'époque des chasseurs-cueilleurs non sédentaires.

Dans les années 1950, quelque chose d'inattendu se passa, quelque chose que j'appellerai le choc de Jéricho. Jéricho est situé

sur la rive nord de la mer Morte (Palestine). Il s'agit là d'un endroit bien connu des chrétiens d'Occident. N'avez-vous pas entendu parler de la prise de Jéricho et des moyens inhabituels que Josué utilisa pour mener sa guerre ? L'événement est relaté dans la Bible comme suit :

« Le septième jour, s'étant levés dès l'aurore, ils firent le tour de la ville selon le même rite sept fois. C'est seulement ce jour-là qu'on fit sept fois le tour de la ville. La septième fois, (les prêtres sonnèrent de la trompe et) Josué dit au peuple : "Poussez le cri de guerre ! car Yahvé vous a livré la ville. La ville sera dévouée par anathème à Yahvé avec tout ce qui s'y trouve"... Le peuple cria et l'on fit retentir les trompes. Quand il entendit le son de la trompe, le peuple poussa un cri de guerre formidable et le rempart s'écroula sur lui-même. Aussitôt, le peuple monta dans la ville, chacun devant soi, et ils s'en emparèrent. » (Josué, 6, 15-20 NdT : dans la traduction de l'École biblique de Jérusalem).

44 Cette histoire biblique des murs de Jéricho s'écroulant au son des trompes israélites a eu jusqu'à nos jours un tel retentissement qu'elle est devenue de fait un sujet d'intérêt pour notre travail. De toute évidence, cette histoire fascina une archéologue réputée, *Dame* Kathleen Kenyon, qui dirigeait les fouilles du Tell es-Sultan sur la mer Morte, jusqu'à l'induire en erreur. En effet, c'est en se fondant sur cette histoire, qui se place dans le temps à la fin du II^e millénaire av. J.-C. – qu'elle ait eu lieu ou non comme on le raconte –, que la chercheuse interpréta les restes de murs qu'elle mettait au jour à Jéricho dans un niveau de l'âge de la pierre. Dans son esprit, les vestiges de l'âge de la pierre se muèrent en une puissante muraille d'enceinte, celle évoquée dans la Bible. On verra plus loin qu'il est aussi possible d'interpréter ces vestiges autrement.

Jéricho, le Natoufien et la culture précéramique de l'âge de la pierre polie

La dépression du Jourdain est l'une des plus profondes du monde. Elle atteint presque 400 m au-dessous du niveau de la mer. Le lieu-dit, que la population locale appelle Tell es-Sultan, se trouve à une profondeur de 230 m et à environ 10 km de la mer Morte. Il s'agit très probablement du site biblique de Jéricho. C'est un endroit extrêmement aride, qui ne reçoit annuellement que 100 mm de précipitations. Par comparaison, Jérusalem, qui n'en est pas très éloignée vers l'ouest mais se trouve à 800 m d'altitude, en reçoit entre 500 et 700 mm par an. Pourtant, Jéricho dispose d'une source abondante, l'Ayn es Sultan (en arabe *Ayn* signifie « source »), qui peut alimenter en eau plus de 50 000 habitants, de sorte que l'endroit est écologiquement privilégié et invite à s'y installer malgré l'insuffisance des précipitations.

En 1868, Charles Warren (1840-1927) entreprit les premières fouilles du Tell es-Sultan, sans avoir rien trouvé d'essentiel, selon ce qu'il laissa entendre. Mais Warren avait néanmoins reconnu que cette colline n'était pas d'origine naturelle, ce qui est absolument remarquable, car on n'accordait pas beaucoup d'attention à l'époque au phénomène des tells.

En 1907 et en 1909, de nouvelles fouilles du tell es-Sultan furent entreprises par le théologien Ernst Sellin et l'archéologue « classique » Carl Watzinger. Leurs travaux furent menés avec des techniques de fouilles correspondant au modeste standard de l'époque. Le fait que leurs résultats aient fait l'objet d'une monographie publiée dès 1913 reste cependant exemplaire. Les fouilles reprurent ensuite en 1930, menées et poursuivies jusqu'en 1936 par John Garstang, qui ne publia que les rapports préliminaires de ses travaux. Comme Sellin et Watzinger, Garstang atteignit les niveaux du « Néolithique acéramique », c'est-à-dire des vestiges

d'habitations de l'âge de la pierre polie sans la moindre trace de céramique, mais ces chercheurs ne furent pas conscients de l'importance et de l'étrangeté de leur découverte. *Depuis Lubbock, la poterie en argile cuite était la principale caractéristique du Néolithique ; un âge de la pierre polie, un Néolithique sans céramique n'existait tout simplement pas dans la conscience des savants de l'époque.*

Il était réservé à Dame Kathleen Kenyon, qui poursuivit les fouilles de Jéricho dans les années 1952-1958 au cours de sept campagnes successives, de révéler l'existence, dans les couches les plus anciennes de Jéricho, d'une culture agricole et sédentaire ignorant complètement la poterie. Dès la première campagne de 1952, Kenyon reconnut ces couches qu'elle désigna sous le nom de *Pre-Pottery Neolithic*. Par leurs caractères, ces niveaux devaient appartenir au stade du Néolithique au sens premier du terme (âge de la pierre polie), mais il leur manquait totalement ce qui, à cette époque, caractérisait ce stade, les débris de céramique. Kenyon était donc tombée sur une étape culturelle précéramique de l'âge de la pierre polie. Elle distingua deux niveaux dans les couches du *Pre-Pottery Neolithic*, une plus ancienne et une plus récente, qu'elle nomma *Pre-Pottery Neolithic A* et *B*, d'où l'on a tiré les abréviations PPNA et PPNB, que vous aurez encore souvent l'occasion de rencontrer au long de ce texte. On devine (relativement) facilement que PPNA désigne *le plus ancien niveau de culture du Néolithique précéramique* et PPNB *le plus récent niveau de culture du Néolithique précéramique*. De la même façon, Kenyon différençia deux autres couches plus récentes, dans lesquelles la poterie faisait enfin son apparition en tant que « fossile directeur » : les deux couches *Pottery Neolithic A* et *B* – abrégé de même en PNA et PNB – ou couches de l'âge de la pierre polie avec *céramique*.

C'est d'ailleurs avec raison que Kenyon utilisa dans sa chronologie le terme de *précéramique* et non celui de *acéramique*. Car « acéramique » signifie seulement « sans céramique », sans que

cela implique que cette culture acéramique finira un jour ou l'autre par connaître la céramique. Nous savons aujourd'hui que de nombreux peuples n'ont jamais utilisé de poteries, alors que leurs voisins s'en servaient couramment. En revanche, les niveaux de l'âge de la pierre polie à Jéricho étaient précéramiques, tout simplement parce que *la poterie n'avait pas encore été inventée, bien que tous les autres traits caractéristiques de cette culture soient parfaitement néolithiques. On a ainsi pu prouver la sédentarité, l'agriculture et le mode de vie qu'entraîne la production de nourriture. Et les « nouvelles pierres » ou outils en pierre polie existaient déjà aussi.* Ces données provoquèrent chez les préhistoriens et les archéologues ce que j'ai appelé le « choc de Jéricho ». Existait-il dans d'autres pays des civilisations néolithiques précéramiques ? Avait-on jusqu'ici omis de les observer, comme c'était arrivé à Jéricho ? Nous prendrons plus loin l'exemple de recherches parallèles menées en Grèce pour montrer que le « choc de Jéricho » ne conduisit pas seulement à activer un peu partout d'intenses investigations en vue de retrouver ailleurs des phénomènes identiques, mais qu'il eut aussi pour conséquence de fausser les interprétations de certains résultats de fouilles.

47

Le *Pre-Pottery Neolithic*, ou Néolithique précéramique, ne représente pourtant pas à Jéricho la phase la plus ancienne d'occupation. Une couche encore plus ancienne repose directement sur le rocher et appartient à une culture que l'archéologue Dorothy Garrod (1892-1968) a découverte en Palestine en 1928 dans la grotte de Shuqbah, dans la vallée du *wadi* Natouf, culture à laquelle on attribua le nom de Natoufien. *Natouf* est un nom de lieu qui exprime l'idée de l'« eau qui goutte », phénomène que l'on observe notamment là-bas dans les grottes ou les abris-sous-roche. Le terme arabe *wadi* peut se traduire par « vallée ». Cependant, dans le cas des *wadi*, il s'agit en général de vallées sans fleuves. Le fond de ces vallées ne s'emplit d'eau courante qu'après de fortes

précipitations – et presque toujours pendant très peu de temps. Le fleuve prend alors l'allure d'un torrent impétueux et dévastateur. Deux facteurs expliquent cette irrégularité du débit des eaux. D'une part, les pluies au Proche-Orient tombent presque exclusivement en hiver et elles sont généralement insuffisantes pour alimenter durablement des rivières ou des fleuves. D'autre part, la couverture végétale – qui absorbe normalement comme une éponge une grande partie de l'eau des pluies exceptionnelles avant de la redistribuer avec un temps de retard dans le système de drainage du sol – est peu importante et souvent même totalement absente. Tout cela fait que, après de fortes précipitations, c'est un fleuve puissant qui se précipite dans le *wadi*. Quelques heures plus tard, il a déjà perdu l'essentiel de sa force et en général, au bout de quelques jours, il a complètement disparu.

Garrod explora divers autres sites natoufiens dans le Wadi el-Mughara sur le mont Carmel, en particulier la grotte de la Vallée (el-Wad). En dehors de ces sites en grotte, des sites de plein air du Natoufien furent également découverts, comme le site de Mallaha (Eynan) dans la vallée du Jourdain (lac Houleh), Nahal Oren – l'hébreu *Nahal* correspond à l'arabe *Wadi* – et Jéricho, précisément.

Le Natoufien, auquel appartient la plus ancienne couche d'occupation à Jéricho, fut daté du XII^e et XI^e millénaire av. J.-C. Vous devez vous imprégner de ce concept et de ces dates, car vous les rencontrerez encore à diverses reprises dans la description qui va suivre. Ces datations et toutes celles indiquées dans ce livre sont dites « absolues ». Elles ont été obtenues grâce au carbone 14 (¹⁴C), calibré par la dendrochronologie. Le principe de la méthode de datation par le ¹⁴C repose essentiellement sur la mesure d'un isotope instable du carbone, l'isotope radioactif ¹⁴C présent dans l'air et absorbé par tous les organismes pendant leur temps de vie. Sa présence dans un objet d'origine organique (par exemple le

charbon de bois ou l'os) permet de déterminer à quelle date l'organisme en question est mort. Mais la quantité d'isotope ^{14}C que l'on peut mesurer dépend non seulement de l'âge de l'objet mais aussi de la quantité de ^{14}C contenue dans l'atmosphère au moment où vivait cet organisme. On a découvert en effet que la quantité de ^{14}C dans l'atmosphère n'est pas constante et on a dû reconnaître que ces variations faussaient la datation d'un objet en années solaires (ce qui a longtemps discrédité la méthode du carbone 14, spécialement en Allemagne). C'est pourquoi une seconde méthode entra en jeu, la *dendrochronologie*, qui utilise des suites de cernes de croissance des arbres. Ces cernes annuels, tantôt minces, tantôt épais en fonction du climat de l'année (solaire), purent être étudiés sur quantité de troncs d'arbres et, à l'aide d'une méthode comparable au décodage des signes de l'alphabet morse, ils furent raccordés en une très longue chaîne ininterrompue de courbes dites « *courbes de calibration* » qui remontent dans le temps non seulement depuis aujourd'hui jusqu'au Moyen Âge et l'Antiquité mais bien au-delà, jusqu'à l'époque glaciaire, des millénaires durant. En corrigeant les dates obtenues avec le ^{14}C par celles, indiscutables et basées sur l'année solaire, qu'on lit sur les séquences dendrochronologiques, on a enfin obtenu, après des années de recherche intensive, une estimation beaucoup plus fine des datations, les dates ^{14}C dites « *calibrées* » (cal.).

Ces dates ^{14}C dendro-calibrées sont aujourd'hui la colonne vertébrale de la chronologie pour les archéologues. Puisque nous devons naviguer dans le temps, du présent au passé le plus reculé, ainsi qu'à travers les époques et les cultures au sein desquels ce site et ses alentours ont pris naissance, ce petit excursus méthodologique n'est pas inutile. Il doit vous faire comprendre que les indications de temps que nous donnons en millénaires ne sont en aucun cas le résultat d'estimations plus ou moins fantaisistes (qu'il faudrait corriger un jour prochain, dans la mesure du possible). Ce sont des

chiffres qui reposent sur une base solide, établie grâce à un instrument de datation sûr et très largement utilisé. Vous n'assistez donc pas à un tour d'adresse, jonglant avec les millénaires, vous contemplez un édifice chronologique bien construit.

Ce qui fait que le Natoufien et les XII^e et XI^e millénaires av. J.-C. sont si importants, ce sont les tendances observables dans la culture de cette époque, qui finiront par aboutir – selon l'*opinio communis* (l'opinion partagée par l'ensemble des chercheurs) – à une façon de vivre dirigée et organisée dans le but de produire de la nourriture. Ceci se passait au Natoufien, donc nettement plus tôt que dans toutes les autres cultures préhistoriques du monde. Les sites d'habitation démontrent que leurs occupants étaient de plus en plus enclins à rester sur place en permanence et à ne plus exploiter le pays uniquement de façon saisonnière, la nature leur fournissant fruits et gibier en abondance. Parmi les objets retrouvés sur place, les faucilles, les mortiers et les pilons prouvent incontestablement que les végétaux constituaient déjà à l'époque une part importante de l'approvisionnement des gens, qu'ils participaient largement à leur subsistance. Après le Natoufien, l'étape suivante appelée PPNA, que l'on date du X^e millénaire, montre que cette tendance à la sédentarité et à la production planifiée de nourriture s'était déjà muée en une stratégie consciente. Le seuil menant au Néolithique était enfin franchi. *Il ne faut surtout pas sous-estimer l'importance de ce processus pour le développement culturel de l'humanité. C'est d'ailleurs à juste titre qu'on l'a qualifié de « révolution néolithique ».* Nous reviendrons longuement là-dessus dans quelque temps.

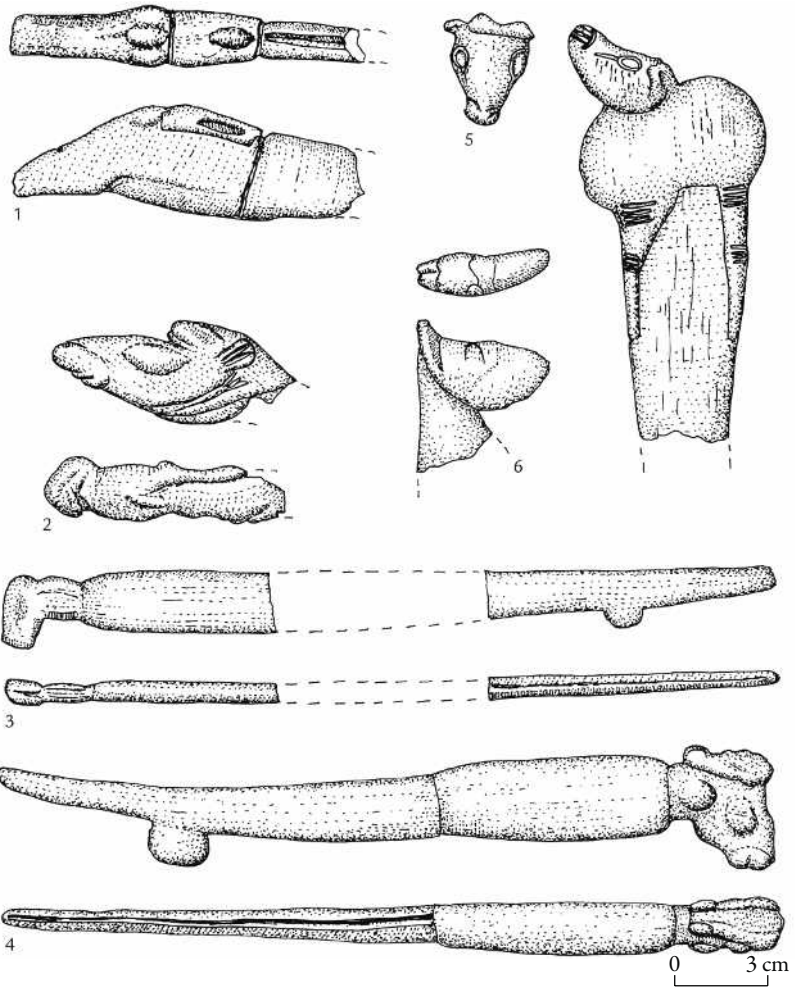
Comme le Natoufien de Jéricho n'a pas été particulièrement bien étudié, nous allons tourner brièvement nos regards vers un autre site natoufien où toutes les innovations les plus importantes de l'époque se laissent mieux observer : le Wadi Hammeh, au nord de l'antique Pella (Jordanie), situé comme Jéricho au bord de la

dépression du Jourdain. De grandes constructions rondes, dont certaines sont faites de plusieurs murets concentriques, sont interprétables comme des bâtiments d'habitation. Six faucilles en os ou en corne presque complètes, divers morceaux de mortiers, des pilons et des outils en silex en forme de pic reflètent les débuts d'une nouvelle façon de vivre. Quelques objets portant un décor figuratif – le plus frappant étant ce pilon orné d'une tête d'animal à une extrémité – et une remarquable sculpture en pierre de 1,60 m de long portant un décor figuratif en relief, permettent de ranger ce site parmi les plus anciens établissements de *first class* du Proche-Orient. Car les représentations figuratives n'apparaissent en nombre appréciable dans la région qu'à partir du Natoufien. Le contraste avec l'Europe est saisissant et jusqu'à aujourd'hui difficilement explicable – nous pensons aux impressionnantes peintures pariétales du Magdalénien à Lascaux ou à Altamira en France et en Espagne, ou encore à la Vénus de Willendorf, une statuette féminine datant du milieu du Paléolithique supérieur, trouvée en Basse-Autriche. En effet, la Paléolithique n'a produit en Orient presque aucune œuvre figurative avant cette date, bien que la région fasse preuve par ailleurs d'un développement culturel similaire à celui du Paléolithique supérieur (dernier âge de la pierre taillée) européen.

La diffusion du Natoufien hors du Levant est limitée. Comme cette culture passe pour être le précurseur du Néolithique ancien, on tenait et on tient encore par là une raison valable de ne chercher que dans cette région les origines du Néolithique. On n'a pas encore trouvé en Haute-Mésopotamie de site natoufien ni de culture contemporaine du Natoufien. Les sites natoufiens le plus au nord, Nahr el Homr, Dibsi Faraj et Mureybet, se situent dans le secteur syrien de la vallée de l'Euphrate, près d'Alep. Sur la carte archéologique des XII^e et XI^e millénaires av. J.-C., on ne constate donc pour l'instant, au cœur de la Haute-Mésopotamie,

qu'un grand vide. Cette situation résulte certainement de l'état actuel de la recherche – il faut dire aussi que les sites du Néolithique précéramique (PPN) de la région d'Urfa étaient quasiment inconnus il y a quelques années. Difficile pourtant d'imaginer qu'un pays fertile, arrosé par le Tigre, l'Euphrate et leurs nombreux affluents descendant du Taurus, soit resté complètement inoccupé à la fin de l'époque glaciaire, alors qu'il devait offrir en permanence et en suffisance de quoi se sustenter. La recherche de cultures qui feraient office de précurseurs du PPN en Haute-Mésopotamie ne fait que commencer et il faut prendre notre mal en patience. La seule question qui me semble ouverte reste celle-ci : allons-nous découvrir dans cette zone des sites attestant une culture similaire au Natoufien ? Ou, au contraire, allons-nous exhumer des sites qui relèveront de phénomènes certes contemporains mais complètement différents et qui auront donc un tout autre aspect ?

Après cette première orientation dans les concepts, les époques, les lieux et les régions, nous allons maintenant pouvoir retourner à Jéricho. Jéricho où nous avons vu que l'archéologue K. Kenyon, dont nous avons déjà plusieurs fois rencontré le nom, interprétait certains restes de murs comme étant une *forteresse* datant du premier âge de la pierre polie précéramique. Elle considérait ce fait comme bien établi et elle allait même plus loin. Après avoir affirmé que ces murs écroulés étaient les restes d'une ancienne fortification, elle en déduisait que, dès cette époque, Jéricho avait été une *ville*.



Artefacts en os décorés de figures datant du Natoufien :
1-4) Kebara, 5) el Wad, 6) Nahal Oren.

« La plus vieille ville du monde »
 et « le syndrome de la Terre sainte »

Il n'est pas question de détailler ici les critères qui doivent être remplis pour qu'on puisse parler d'une « ville » quand on se trouve face à un groupe d'habitations ; là-dessus, les scientifiques ne sont d'ailleurs pas tous d'accord entre eux. Nous reviendrons plus tard sur ce problème, quand cela aura plus d'importance pour notre sujet. Nous nous contenterons pour l'instant de préciser que la présence d'une fortification ou l'existence d'un ouvrage de défense, quel qu'il soit, ne suffisent pas, et de loin, pour prouver qu'il s'agit d'une ville. Il peut naturellement arriver aussi que des villes ne soient pas fortifiées – même une société de type militaire ne doit pas faire dévier l'interprétation – et il est évident qu'une forteresse n'est pas une ville.

Mais ce qu'on a mis au jour à Jéricho – cette tour et ce mur de mauvais augure –, était-ce vraiment un élément de fortification ? L'archéologue israélien Ofer Bar-Yosef arrive, comme son collègue allemand Rolf Hachmann, à la conclusion que d'autres propositions d'interprétation sont non seulement possibles, mais nettement préférables, au vu de la documentation livrée par Kathleen Kenyon.

Kenyon aurait certainement pu trouver un meilleur « angle de vue » sur les murs de Jéricho, ce qui lui aurait révélé un autre caractère de l'établissement, mais elle s'est laissé séduire par l'histoire biblique évoquée ci-dessus. Les trompettes de Jéricho l'ont fait tomber dans le piège et ont annihilé son esprit critique d'archéologue. Forcément, de grands et hauts murs, découverts à Jéricho par surcroît, devaient faire partie des fortifications de la ville, et la tour que l'on avait trouvée ne pouvait qu'appartenir au mur d'enceinte. Si l'archéologie au pays de la Bible procure potentiellement la fantastique possibilité de relier de façon idéale les sources écrites et les vestiges archéologiques, elle cède facilement, pressée par les attentes, à la

tentation de mettre en parallèle tel passage de la Bible avec telle trouvaille archéologique. D'où un fréquent manque de prudence devant certains aspects d'une situation qui ne cadrent justement pas avec le scénario biblique ou du moins qui ne correspondent pas aux attentes des fouilleurs. L'histoire de la recherche archéologique, notamment à Jérusalem, abonde en fausses interprétations ou en vains espoirs de ce genre.

Entre autres choses, Kenyon avait découvert deux grandes pierres creuses comme des mortiers, ainsi que douze squelettes qui avaient été déposés au pied de l'escalier menant à la tour néolithique. Elle avait interprété les deux pierres comme étant les socles de deux grands mâts totémiques disparus. Comme on a également trouvé à Göbekli Tepe et à Nevalı Çori – un autre site important de la même époque dont nous reparlerons – des vestiges faisant penser à de tels mâts totémiques, son interprétation paraît aujourd'hui valable.

Mais cette trouvaille et son interprétation ne pointent-elles pas plutôt un aspect culturel de l'établissement ? Les squelettes ne contredisent-ils pas tout bonnement l'interprétation « militaire » de la tour ? Ces morts ne semblent pas, en tout cas, avoir été victimes d'un combat, et il n'est pas besoin d'être un militaire pour deviner que douze tombes au pied d'un escalier menant à une tour défensive seraient plutôt une gêne qu'autre chose pour des soldats qui devraient y monter ou en descendre le plus vite possible. Kenyon ne s'était donc pas orientée dans une direction lui permettant d'envisager l'interprétation de ces vestiges *dans un contexte rituel* propre au Néolithique précéramique ancien.

La tour de Jéricho est toujours debout. Mis à part l'escalier, son architecture intérieure n'est pas du tout connue. La tour est-elle faite d'un seul mur bien appareillé ou de plusieurs murs concentriques disposés comme des pelures d'oignons ou bien est-elle remplie de pierres ou de terre sans aucune structure ? Cette tour a-t-elle été

érigée comme un tout ou bien a-t-on rempli après coup une gangue initialement creuse ? Une seule chose est claire, c'est que l'escalier et la base de la tour ont manifestement été construits en même temps. La possibilité que la tour n'ait été au départ qu'une coquille vide me fait penser à ces constructions circulaires découvertes à Göbekli Tepe, dont je vous entretiendrai plus tard. Mais je ne veux pas anticiper. Je laisserai plutôt la parole à l'archéologue Hachmann que l'interprétation martiale des vestiges de Jéricho par Kenyon n'a pas réussi à convaincre non plus : « certes, cette implantation acéramique offre de nombreux témoignages de l'étonnante complexité de sa culture, mais elle illustre surtout le poids important du religieux à cette époque précoce qu'attestent – comme c'était déjà le cas au Paléolithique – quantité de pratiques culturelles diverses¹. »

Les morts de Jéricho et le secret des crânes

56 Les restes de 491 individus en tout, dont 200 squelettes seulement étaient complets, ont été retrouvés à Jéricho pour cette période. L'archéologue allemand Gottfried Kurth, dont le travail scientifique a été poursuivi par son élève Olaf Röhrer-Ertl, appartenait à l'équipe de Kenyon et les rapports de fouilles révèlent que la collaboration fut peu cordiale. Quoi qu'il en soit, l'étude scientifique des squelettes de Jéricho ne s'accorde pas de façon satisfaisante pour l'instant avec la documentation archéologique disponible.

Kurth a prêté attention au fait que, d'une part, les restes humains étaient moins nombreux que prévu pour l'époque donnée

1. « [wohl aber liefert die akeramische Ansiedlung viele Zeugnisse für eine bemerkenswerte Komplexität der Kultur in dieser frühen Zeit, insbesondere aber deutet sie auf das große Gewicht des Religiösen in dieser Epoche, das sich – wie schon vorher im Paläolithikum – in einer Fülle von unterschiedlichen Kultpraktiken niederschlug] » (*Baghdader Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts*, 1994, p. 73).

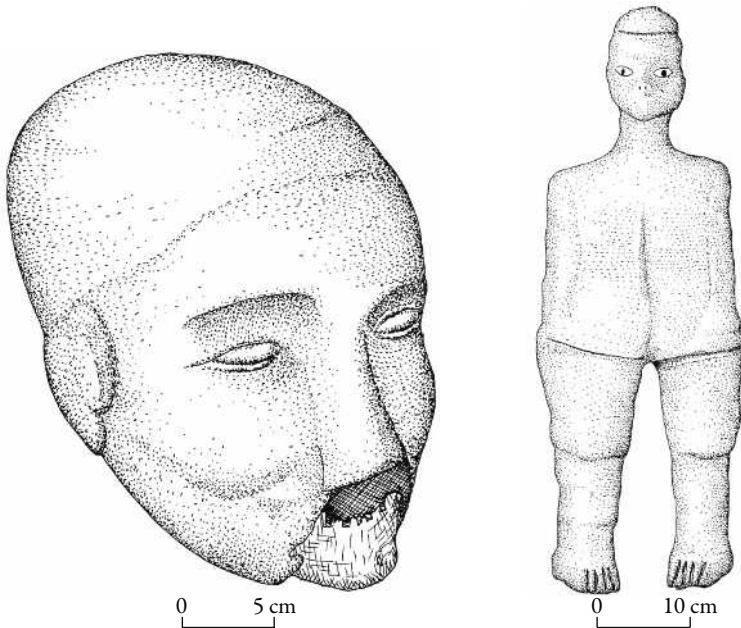
(PPNA et PPNB), et que, d'autre part, le groupe des jeunes gens y était nettement surreprésenté.

Que se cachait-il là-dessous ? Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas possible que les décès observés puissent être représentatifs de la population néolithique à Jéricho, étant donné leur répartition sur les différentes tranches d'âge. Ces restes ne sont donc pas les témoins muets d'un processus biologique naturel ; des manipulations ont dû avoir lieu. Dans le pourcentage des décès, le groupe juvénile aurait dû prendre à Jéricho une part moindre que celle que nous avons rencontrée, sans quoi la population aurait été à peine capable de se perpétuer. Il est donc permis d'en conclure que le site de Jéricho était un lieu d'inhumation réservé au petit groupe des morts d'âge juvénile, groupe réduit – ici comme ailleurs – conformément à la nature. À la question du *pourquoi*, il n'existe évidemment pas de réponse indiscutable. Mais on peut au moins en déduire prudemment que ces jeunes gens morts et enterrés à Jéricho appartenaient à un groupe spécial – un groupe qui se pliait, peut-être même dans la vie ordinaire, à certaines règles et dont les cadavres devaient par conséquent être traités de façon particulière. Sans trop se perdre en spéculations, on peut encore se demander si nous ne sommes pas finalement confrontés ici à des sacrifices humains, les morts « normaux » trouvant ailleurs leur dernière demeure.

Les crânes surmodelés furent les découvertes les plus spectaculaires faites à Jéricho, montrant à quel point le commerce avec la mort et avec les morts peut être bizarre et ne peut en fin de compte être interprété que dans un contexte culturel – on redonnait de la « chair » à une partie du crâne détaché du reste du squelette en lui remodelant le visage avec de l'argile ou du plâtre, des coquilles de cauris remplaçant souvent les yeux. Il n'est pas rare que les joues et le front aient été peints. Savoir si les hommes s'efforçaient alors de reproduire le visage du mort – autrement dit, de faire son

portrait – ou bien s'ils aspiraient à représenter seulement un type idéal de visage, est matière à discussion. Le traitement des crânes n'est pas attesté au Néolithique précéramique ancien (PPNA), il n'apparaît – en l'état actuel de nos connaissances – qu'au précéramique récent (PPNB).

Mais il n'y a pas qu'à Jéricho qu'on a trouvé des crânes surmodelés. On en a trouvé aussi sur un autre site important auquel nous allons consacrer le prochain paragraphe parce qu'il nous permettra de mieux comprendre le contexte culturel de Göbekli Tepe.



III

GÖBEKLI TEPE

Nous en avons maintenant terminé avec l'examen des quelques sites importants pour la compréhension de ce qui nous attend à Göbekli Tepe. Nous avons été confrontés à différents chercheurs et à leurs découvertes, qui nous ont présenté une image du monde proche-oriental à l'âge de la pierre polie. Il est clair que les hommes de cette lointaine époque pratiquaient une forme précoce d'agriculture et d'élevage – même si beaucoup d'entre eux gardaient encore dans leurs rêves la nostalgie de leur culture de chasseurs. Mais leur créativité ne s'est pas limitée à leur nouvelle activité. Leurs maisons recelaient de grands et de petits objets de culte que nous pouvons à bon droit appeler des œuvres d'art. Nous en avons déduit que leur esprit n'était pas uniquement encombré par le souci de se procurer le nécessaire pour leur bien-être quotidien et que ces gens se préoccupaient aussi intensément de sujets mythiques. Ils avaient, associés à cette fraction de leur univers, des « bâtiments spéciaux » affectés à des rituels. Mais parmi ces gens, il y avait aussi des personnes ou des groupes de personnes qui jouaient un rôle prééminent dans la pratique du culte – comme le montre leur rapport à certains crânes. On peut donc peut-être déjà parler de traits fondamentaux d'une orientation religieuse – au sens d'une pratique culturelle organisée.

Ce qui est remarquable, c'est que toutes ces questions aient vivement préoccupé des gens habitant des régions très différentes, alors même que la plupart d'entre eux ne maîtrisaient pas encore la technique de la poterie, la cuisson des vases en argile. Nous devons donc nous habituer – avant de pénétrer dans Göbekli Tepe – à l'idée que nos prédécesseurs avaient fait, en ce X^e millénaire av. J.-C., un grand pas en avant et que nous sommes confrontés à une culture évoluée et complexe. Avec cet arrière-plan devant les yeux, il nous sera plus facile de comprendre ce qui est advenu à une date si reculée à Göbekli Tepe.

Dans ce chapitre, je vais maintenant essayer de décrire ce que nous avons trouvé en matière d'architecture et de sculpture, dans le troisième et plus ancien niveau que nous avons fouillé à Göbekli Tepe et qu'il faut dater – comme je l'ai dit – du X^e millénaire av. J.-C. Nous ne découvrirons que vers la fin du livre (au chapitre V) les deux niveaux les plus récents – et surtout le second –, quand nous nous intéresserons au déclin et finalement à la disparition de la culture de nos prédécesseurs de Göbekli Tepe.

136

Au long des pages qui viennent, consacrées à la présentation des lieux et des découvertes faites à Göbekli Tepe, je vous demanderai d'avoir un peu de patience. Je voudrais d'abord vous familiariser avec les différents établissements et avec l'univers esthétique de ce centre de l'âge de la pierre en vous faisant faire en quelque sorte le tour du propriétaire. Vous devriez pouvoir vous faire ainsi vos propres impressions, sans que je vous accable tout de suite d'explications et d'interprétations – que je serais d'ailleurs bien souvent incapable de vous donner ou qui ne seraient dans une large mesure que des spéculations. Au cours de ce tour d'horizon, je laisserai se glisser dans ma présentation des réflexions personnelles sur la structure du site, sur sa nature et son décor, puis je développerai plus largement, dans les chapitres IV et V, les

conclusions que l'on peut en tirer, afin que vous puissiez finalement prendre conscience de toute la palette et la richesse de nos découvertes. Au début, votre trouble ne sera pas plus grand que le nôtre, tandis que Göbekli Tepe s'ouvrirait devant nous jour après jour.

La montagne « ventrue »

Les résultats décrits ci-dessus à propos de Gürcütepe ont été obtenus lors des travaux de recherche des années 1995 à 2000. Ces travaux eurent lieu parallèlement aux fouilles de Göbekli Tepe et peuvent être considérés comme globalement terminés. Car, bien que Gürcütepe soit loin d'avoir été intégralement fouillé, il s'agit en l'occurrence d'un type de site qu'il n'est pas tellement rare de pouvoir étudier. D'autres opérations dans d'autres endroits du même type aboutissent à des résultats similaires qui finissent par s'assembler morceau après morceau, dessinant une image en mosaïque assez précise du monde néolithique. Gürcütepe fournit à ce tableau quelques pierres colorées qui prennent toute leur valeur une fois insérées dans ce grand puzzle nommé « Histoire des premières civilisations sédentaires ». Mais pour ce genre de puzzle, la science dispose à l'occasion de pièces de formes identiques et donc interchangeables. La poursuite des travaux à Gürcütepe devrait ne produire qu'une kyrielle de *dupli-cata* des données et des connaissances déjà acquises. J'aimerais néanmoins faire remarquer que personne ne sait si quelque surprise archéologique n'est pas encore cachée dans cet alignement de collines.

Quoi qu'il en soit, il convient aujourd'hui comme hier de concentrer nos forces, car Göbekli Tepe est un endroit d'un tout autre genre, qui lance aussi de tout autres défis. Le mot turc

Göbek signifie « nombril » ou « ventre ». La meilleure des traductions pour la combinaison des deux mots *Göbekli Tepe* serait donc « montagne ventrue », ce qualificatif rendant compte au mieux de la silhouette de cette colline de ruines qui s'élève comme un gigantesque ventre sur un plateau calcaire uniformément plat. Les fouilles là-bas prendront encore des années, sinon des décennies, et les trouvailles attendues en grand nombre ne seront certainement pas – scientifiquement parlant – des *duplicata* de moindre valeur pour faire progresser nos connaissances. De même, et nous en étions conscients dès le début, il était clair que des actions prématurées et non réfléchies sur un site de cette importance pourraient provoquer de gros dégâts. Car *fouiller* signifie toujours *détruire* irrémédiablement – détruire le contexte explicatif dans lequel les objets ou les constructions sont enfouis. À la différence des travaux en sciences naturelles qui ont exactement le contraire pour prémisses – la répétition de l'expérimentation afin de s'assurer du résultat et de le confirmer – une fouille archéologique ne peut pas être répétée. Tout ce qui, sur le contexte de la trouvaille, n'a pas été observé et documenté, est perdu. Les erreurs techniques lors de la fouille ne peuvent généralement pas être corrigées plus tard – un monument archéologique ne supporte pas le bricolage au moment de la fouille. Malgré l'expérience acquise à Nevalı Çori en matière de sites néolithiques anciens, Gürcütepe nous avait finalement offert l'occasion bienvenue de ne pas entamer les travaux à Göbekli Tepe en y jetant d'emblée toutes nos forces. Nous commençâmes donc lentement, presque en tâtonnant...

138

Premières observations et premières trouvailles

Il fallut naturellement commencer par prendre connaissance avec précision des vestiges déjà visibles en surface. Nous sillonnâmes donc systématiquement le lieu ; les objets et les structures *in situ*

furent classés par type, catalogués et inscrits sur le plan topographique général du chantier établi parallèlement aux premiers travaux. Parmi les vestiges de surface que nous pûmes sauvegarder pendant les premières campagnes à Göbekli Tepe, se trouvaient déjà, à côté d'innombrables outils en silex, des séries d'objets inconnus jusque-là, comme des fragments de grands anneaux en pierre de plus d'un demi-mètre de diamètre. Nous pûmes même ramasser tout simplement sur le sol plusieurs sculptures en calcaire de grand format, comme on n'en connaissait auparavant de semblables qu'à Nevalı Çori.



Les trouvailles de grandes dimensions sont rassemblées et documentées à Göbekli Tepe dans le « jardin des pierres ».



Ces grands anneaux en pierre calcaire ne sont connus qu'à Göbekli Tepe, on ignore encore tout de leur utilisation.

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr